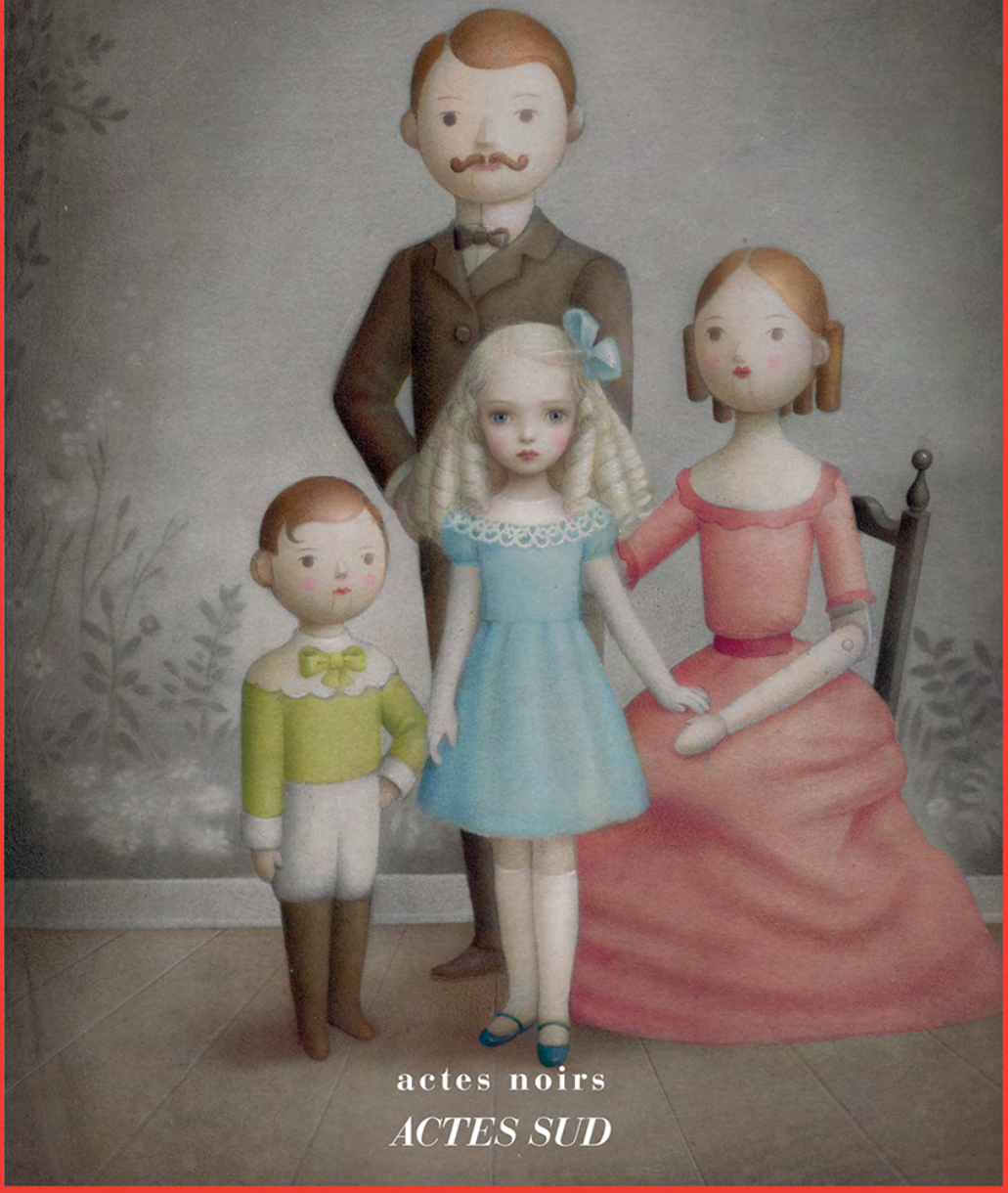
CAMILLA
LÄCKBERG
HENRIK
FEXEUS

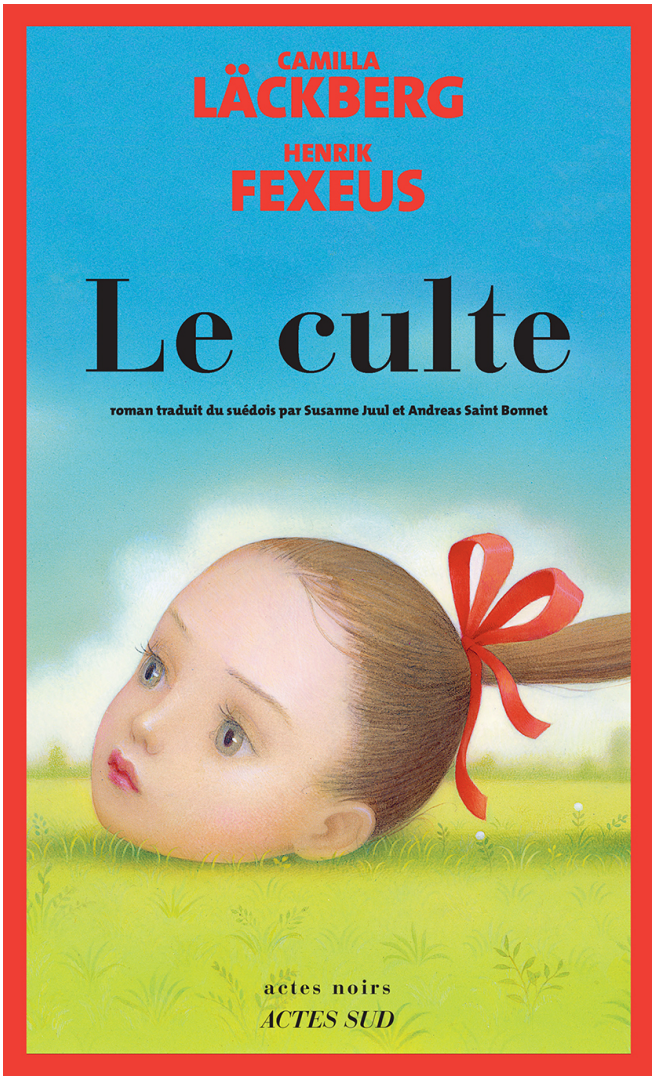
La boîte à magie

roman traduit du suédois par Susanne Juul



actes noirs

ACTES SUD



La suite de *La Boîte à magie*,
à paraître le 10 mai 2023.

ACHETEZ-LE EN LIGNE EN CLIQUANT ICI.

Découvrez les premières pages
en fin d'ouvrage.

DE CAMILLA LÄCKBERG

Dans la série Fjällbacka

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.
L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.
L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 121.
LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 133.
LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 158.
LA FAISEUSE D'ANGES, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 175.
LE DOMPTEUR DE LIONS, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 206.
LA SORCIÈRE, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 223 ; Actes Sud audio, 2020.

CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.
LA CAGE DORÉE. LA VENGEANCE D'UNE FEMME EST DOUCE ET IMPITOYABLE, Actes Sud, 2019 ; Actes Sud audio, 2019 ; Babel noir n° 259.
FEMMES SANS MERCI, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio, 2020.
DES AILES D'ARGENT. LA VENGEANCE D'UNE FEMME EST DOUCE ET IMPITOYABLE, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio, 2020.
SANS PASSER PAR LA CASE DÉPART, Actes Sud, 2021 ; Actes Sud audio, 2021.

Jeunesse

SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.
SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.
LES AVENTURES DE SUPER-CHARLIE. MAMIE MYSTÈRE, Actes Sud Junior, 2015.

Cuisine

À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.

Illustration de couverture : © Nicoletta Ceccoli

Titre original :
Box
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg et Henrik Fexeus, 2021
Publié avec l'accord de Nordin Agency AB, Suède

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16549-9

CAMILLA LÄCKBERG &
HENRIK FEXEUS

La Boîte à magie

roman traduit du suédois
par Susanne Juul

ACTES SUD

FÉVRIER

Tuva tambourine nerveusement des doigts sur le comptoir. Elle aurait dû débaucher depuis un bon moment déjà, mais elle est toujours là, sur son lieu de travail, un café dans le quartier de Hornstull. Un client vient de s'installer à la table du coin. Il la fixe, irrité. Elle lui retourne un regard assassin. Elle mémorise son visage et se dit que ce client-là n'aura pas droit à un cœur sur la mousse de son cappuccino. Un doigt dressé, plutôt.

Être en retard la met de mauvais poil. Elle ramène machinalement une mèche blonde derrière son oreille. Elle aurait dû récupérer Linus depuis une demi-heure déjà. Elle est immunisée contre les remarques acerbes du personnel de la crèche, elle y a eu droit si souvent que ça ne lui fait plus ni chaud ni froid. Mais son petit garçon de deux ans doit être triste. Et Tuva n'est pas du genre à vouloir chagriner un enfant. Surtout pas Linus. Elle n'arrête pas de dire qu'elle serait prête à mourir pour lui. Mais ce n'est pas si simple. Dieu seul sait tous les efforts qu'elle fait. Elle ouvre la penderie, retire son tablier et le balance sur la montagne de linge sale. Elle ne peut pas partir avant l'arrivée de son remplaçant. Qu'est-ce qu'il fabrique, bon sang ?

Martin, le père de Linus, avait brillé par son absence le jour de la naissance de son fils, deux semaines avant terme. Tuva ne lui en avait pas voulu, elle était partie à la maternité en ambulance. Elle avait en revanche trouvé bizarre qu'il ne vienne pas la voir pendant les quelques jours qu'elle avait passés là-bas. L'accouchement avait été difficile. Elle ne se souvenait

que vaguement des médecins qui les examinaient sans arrêt, elle et son bébé, en lui disant que tout irait bien. Exactement comme Martin dans les brefs SMS qu'il lui envoyait. Il allait venir, disait-il, il avait juste un ou deux trucs à régler. Si son séjour à la maternité se perdait dans le brouillard, le souvenir de son arrivée avec Linus dans l'appartement vide était autrement vif. Pendant qu'elle en bavait pour mettre au monde leur fils, Martin avait rassemblé ses affaires et s'était tiré. C'était ça qu'il avait à "régler". Elle n'avait plus jamais eu la moindre nouvelle de cet enfoiré. Tant mieux, probablement. Elle l'aurait tué s'il s'était remanifesté.

Depuis, c'était elle et Linus contre le reste du monde. Sauf que, parfois, le reste du monde ripostait. Comme maintenant. Daniel, qui prenait le relais l'après-midi, aurait dû être là depuis une heure. Elle avait été obligée de l'appeler, de le réveiller. À treize heures trente. Avait-elle jamais été aussi irresponsable à vingt et un ans ? Oui, sûrement. Mais entre eux, ça n'avait de toute façon jamais fonctionné. Elle regarde encore l'heure.

Bordel. De. Merde.

Elle enfile doudoune et bonnet, prépare deux doubles expressos. Une tasse et un gobelet.

C'est sans doute encore Matti qui reste à la crèche pour l'attendre. Matti, l'employé que son fils a commencé à appeler papa. Chaque fois qu'elle est en retard, il la fixe avec ce regard vous-devriez-passer-plus-de-temps-avec-votre-fils-au-lieu-de-travailler-autant. Merci la culpabilité. Comme si ça ne suffisait pas de devoir essuyer les larmes de Linus parce qu'une fois de plus il se demandait si sa maman allait finir par arriver.

Les expressos sont prêts quand Daniel fait tranquillement son entrée, les cheveux ébouriffés. Le froid glacial de février s'introduit dans la salle avec lui et plusieurs clients grelottent ostensiblement, sans qu'il y prête attention. Il s'en fout, sans doute. Elle se demande comment elle a pu lui trouver le moindre charme.

— Tiens, dit-elle avec toute la froideur qu'elle arrive à insuffler dans un si petit mot. On dirait que t'en as besoin. J'y vais.

Elle n'attend pas sa réponse, attrape le gobelet et sort dans la neige qui n'est pas près de fondre. Elle manque de renverser un vieux couple en fonçant sur le trottoir.

— Excusez-moi, je suis en retard, je dois récupérer mon fils à la crèche, murmure-t-elle sans vraiment les regarder.

— Les enfants vous surprennent parfois. Il leur arrive de prendre de ces initiatives quand on les laisse tout seuls !

La voix est bienveillante, sans réprobation.

Tuva ne répond pas, mais apprécie qu'ils ne lui en veuillent pas de sa maladresse. Les gens sont souvent si susceptibles. Il lui est déjà arrivé de faire tomber quelques gouttes de café sur des clients, par inadvertance, et qu'ils exigent non seulement qu'elle paye le pressing, mais aussi qu'elle allonge la monnaie pour le désagrément. Elle adresse un sourire d'excuse aux deux petits vieux. Elle a failli renverser son café, et ça lui rappelle qu'elle n'a vraiment pas le temps de s'attarder. Elle s'excuse une dernière fois, puis court en direction du métro tout en avalant son expresso. Le breuvage lui brûle d'abord la langue, puis l'œsophage. Il a un goût chimique, comme un médicament. Il faut qu'elle nettoie la machine. Le contraste avec le froid extérieur rend le liquide encore plus brûlant.

Quand elle aura récupéré Linus, elle retournera au café avec lui. Daniel lui offrira tous les petits pains et gâteaux qu'il voudra. C'est la moindre des choses. Au diable les macaronis et les boulettes de viande prévus pour ce soir. Demain, elle devra partir. Mais ce soir, c'est Linus et elle.

Au moment où elle arrive en haut de l'escalier qui mène au métro, ses jambes cèdent, sans prévenir. Elle pousse un cri en agrippant la rampe. Elle a dû trébucher. Du calme. Il faut arriver entière à la crèche.

Elle tente de se redresser, mais c'est comme si elle n'avait plus d'os dans les jambes. Elle ne tient plus sur ses pieds. Elle a le tournis, la nausée. Elle a peur de s'évanouir. Comme à la maternité, quand on lui avait donné tous ces médicaments lors de l'accouchement.

Linus.

J'arrive.

Elle essaye de se relever à l'aide de la rampe, mais ses bras font des kilomètres de long. Et la rampe s'échappe loin au-dessus de sa tête. En plus, elle ne sait plus comment s'y prendre. Des taches noires dansent à la périphérie de son champ de

vision. Soudain, le monde bascule et une petite voix intérieure lui dit qu'elle est en train de tomber dans l'escalier. Elle ne sent plus rien.

La première chose que Tuva remarque en se réveillant, c'est la douleur de ses articulations. Elle est dans une position inconfortable. Elle remue les lèvres et s'éclaircit la gorge. Sa bouche est complètement sèche. Un goût fade qu'elle ne reconnaît pas. Il lui faut plusieurs secondes pour prendre conscience qu'elle n'est pas couchée. Elle est à genoux, les fesses contre les talons, légèrement penchée en avant. Des parois la compriment de tous les côtés, même au-dessus de la nuque.

Comme si elle était enfermée dans une petite caisse.

C'est trop douloureux pour être un rêve. Mais ça ne peut pas non plus être la réalité. Ce n'est pas possible. Et pourtant. L'odeur de bois est parfaitement réelle. De la lumière passe par d'étroites fentes, dessinant des rectangles sur ses jambes et ses bras nus. *Nus…* Où sont ses vêtements ? Il ne lui manque pas que sa veste, mais aussi son pull. Et son jean. Quelqu'un l'a déshabillée. Elle n'a plus que ses sous-vêtements. Ce n'est pas possible.

Elle sent à nouveau ce goût chimique dans la bouche. Ça doit être le café. Quelqu'un a dû mettre quelque chose dans son café. Et elle a tout bu, trop stressée pour se poser des questions.

L'adrénaline pulse dans son corps, sa peau picote. Il faut qu'elle sorte. Elle crie et pousse de toutes ses forces contre les parois. Le bois fléchit un peu, mais pas assez pour se briser ou pour que la boîte s'ouvre. Impossible de donner des coups de pied. Vu sa position, elle ne peut que taper de ses mains, mais sans force, elle est beaucoup trop à l'étroit. Tout à coup, les rayons de lumière sont interrompus sur un côté. Il y a quelqu'un près de la caisse.

— Laissez-moi sortir ! hurle-t-elle. Pourquoi vous faites ça ?

Pas de réponse. Mais elle sent une présence. Sa respiration. Elle hurle à nouveau, mais le silence reste tout aussi compact, menaçant. La sensation de picotement se répand sur toute la surface de son corps. Elle frappe à nouveau contre le bois, mais l'espace restreint ne lui permet pas d'y aller assez fort.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? crie-t-elle tout en luttant contre les larmes. Laissez-moi sortir, je vous en prie, on peut discuter. Il faut que j'aille chercher Linus !

Elle regarde son poignet. Le verre de sa montre est brisé, les aiguilles sont bloquées sur quinze heures pile. Matti a dû essayer de la joindre au téléphone. Il a peut-être commencé à s'inquiéter sérieusement, peut-être même à la chercher, et très vite, il va la trouver et la faire sortir de cette caisse… mais d'un autre côté, ça lui est sans doute déjà arrivé d'être encore plus en retard que ça.

Et personne ne la cherche.

Parce que personne n'a encore compris qu'elle a été enlevée.

Enlevée. Le sens de ce mot l'envahit, la fait suffoquer. Un bruit métallique près de la caisse la fait sursauter.

— Il y a quelqu'un ? crie-t-elle.

Un objet argenté et pointu pénètre par une des fentes, côté gauche. On dirait le bout d'une épée. La lame en métal avance lentement à l'intérieur de la caisse. Elle essaye de déplacer sa cuisse, mais c'est trop étroit. Elle ne peut pas l'éviter. La pointe de l'épée touche sa cuisse, presse contre la peau. Ça fait mal, mais la vision est plus brutale encore que la douleur.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurle-t-elle. Arrêtez !

La lame pousse de plus en plus fort jusqu'au moment où elle perfore la peau. Une goutte de sang apparaît. Le mouvement est hésitant. Comme si la personne à l'extérieur faisait un essai. Tuva crie à nouveau, mais c'est à peine si elle entend ses propres mots. Puis la pression diminue et la lame recule de plusieurs centimètres.

Un bruit de moteur qui démarre. La lame se met à vibrer et avance à nouveau. Cette fois-ci, elle ne s'arrête pas au contact de sa peau. Tuva hurle quand la pointe s'enfonce dans le muscle. Ses cris couvrent le bruit du moteur quand le métal poursuit son chemin dans ses chairs. La douleur est inimaginable. Des explosions de couleurs lui brouillent la vue, ses terminaisons nerveuses s'enflamment. Le monde disparaît, ne reste plus que la douleur. L'épée atteint le fémur, les vibrations se propagent dans son squelette. Tout son être tremble. Tuva vomit, sur elle-même, sur l'épée ensanglantée. La lame

poursuit par-dessus le fémur et s'enfonce dans le muscle de l'autre côté. Le bout qui ressort à travers la peau a un aspect presque obscène. Du sang pulse aussitôt par la nouvelle plaie. Coule le long de la cuisse pour former une flaque sous ses jambes. Et l'épée continue. Poursuit son mouvement à travers sa cuisse, se dirigeant vers l'autre cuisse. Elle est toujours incapable du moindre geste.

— Arrêtez, s'il vous plaît, supplie-t-elle à travers ses sanglots. Il faut que j'aille chercher Linus. Je suis en retard. Il est tout seul.

Quand l'épée atteint son autre cuisse, Tuva se prépare à la douleur. Mais impossible d'y parvenir. Elle hurle de toutes ses forces, espère perdre connaissance, sortir d'elle-même, n'importe quoi pour y échapper. Quelques secondes passent. Une éternité. Elle ne voit plus rien. La lame traverse ses deux cuisses et ressort par une fente de l'autre côté de la caisse. Les vibrations cessent enfin.

Mais le bruit du moteur continue.

Quelque chose la pique à l'arrière de l'épaule et la conscience de Tuva s'éteint. Elle ressent, physiquement, l'effondrement de son cerveau. Parce qu'il y a aussi, bien sûr, des fentes à l'arrière de la caisse. Elle tente de se pencher en avant pour éviter l'épée dans l'épaule, mais le mouvement accentue le feu dans ses cuisses. Tuva n'est plus là. Elle est à la maternité où elle lutte pour mettre son fils au monde, elle est au café où elle a eu la chance de décrocher un boulot, elle flirte avec Daniel, elle est avec Martin et il dit qu'il l'aime. Elle entend le broyage des cartilages et des tissus de son dos, et se souvient que Linus a pris l'habitude d'appeler Matti papa.

Puis elle penche la tête et voit la peau se tendre sous la clavicule, avant d'éclater sous la pression du bout de la lame qui sort sous ses yeux. Comme dans un tour de magie. Elle est l'assistante du magicien et bientôt les applaudissements vont déferler sur elle. Comme à la télé. Le sang de sa poitrine colore en rouge ses sous-vêtements tandis que l'épée poursuit son chemin jusqu'à l'une des fentes de la paroi. L'odeur de fer recouvre tout.

Les yeux bleus de Linus devant elle.

Toi aussi tu me quittes, maman ?

Un sifflement sort de sa gorge quand elle essaye de parler.

— S'il vous plaît. Je suis en retard.

Quelqu'un bouge à l'extérieur. Une fente devant son visage s'obscurcit. Une troisième épée. À quelques centimètres de la tête de Tuva. Les deux épées qui la transpercent déjà la serrent comme dans un étau.

— Non, chuchote-t-elle.

L'épée bouge lentement, mais trop près. Elle voit le métal briller, mais ses yeux ne parviennent plus à le distinguer.

Linus. Je suis désolée. Maman t'aime.

Elle sursaute quand la pointe la touche entre l'œil droit et la racine du nez, avant de s'enfoncer et de crever son œil. Quelque chose d'humide coule sur sa joue et Tuva ne voit plus rien du côté droit. Mais ça ne fait pas mal. Au moins, ça ne fait plus mal.

Pourquoi ça sent le brûlé ?

C'est la dernière pensée de Tuva.

Avant que l'épée ne s'enfonce dans son cerveau.

MARS

Vincent abattit sa paume sur la table devant lui de toutes ses forces. Soupir de soulagement dans le public du théâtre. Il fronça les sourcils, ménagea une pause étudiée, puis observa les spectateurs tout en relevant la main. Une poche en papier écrasée apparut. Un rire nerveux traversa la salle quand il jeta la poche froissée par terre.

— Rien sous la poche numéro cinq non plus, dit-il.

La scène était plongée dans le noir, hormis un projecteur solitaire qui les éclairait, lui, la table et la femme à côté de lui. Sa lumière crue accentuait le caractère dramatique de la dernière partie du spectacle. Silence de mort. Aucun accompagnement musical pour le bouquet final. L'ambiance n'en était que plus anxiogène. Au départ, cinq poches blanches numérotées et posées à l'envers étaient dressées sur la table. Il en avait déjà écrasé deux de la paume de la main.

— Plus que *trois*, dit-il en s'adressant à la femme. Magdalena, ne regardez pas ces *trois* poches, je pourrais suivre les mouvements de vos yeux. Contentez-vous de penser à la poche sous laquelle se trouve le gros clou. Vous seule le savez. Le public n'a pas vu sous quelle poche vous l'avez caché, et moi non plus. *Trois*. Souvenez-vous comme le clou était pointu quand vous l'avez effleuré. Concentrez-vous.

La femme transpirait abondamment. La lumière du projecteur chauffait, et elle était aussi nerveuse que tous les autres spectateurs. Probablement plus, même. Vincent l'observa attentivement.

— Vous n'avez pas réagi à "trois" alors que je viens de le prononcer trois fois, dit-il ensuite. Le clou n'est donc sans doute pas là non plus.

Sa main s'abattit vivement sur la poche numéro trois. Plusieurs personnes dans la salle poussèrent un cri.

Plus que deux poches. 50 % de risque de se blesser sérieusement. Il se demandait pourquoi il faisait encore ce numéro. Tous ses prédécesseurs avaient fini par s'empaler la main. Si on répétait le numéro suffisamment de fois, c'était inévitable. Mais il ne fallait pas que le public se rende compte qu'il était véritablement anxieux. L'essentiel de l'illusion tenait au semblant de maîtrise absolue.

— Il ne nous reste plus que les numéros deux et quatre, dit-il à la femme. Pensez au clou, à sa longueur de pas moins de vingt centimètres.

Elle cligna des yeux et hocha la tête, accablée.

— Rappelez-vous comme il brillait, le clou, quand vous l'avez posé en équilibre sous une de ces poches. Sous celle que nous ne souhaitons pas que j'écrase.

— Mais je ne me souviens plus laquelle…, gémit la femme.

Il leva un sourcil. Tension à couper au couteau dans tout le théâtre. Deux poches. Il plaça sa main au-dessus de la première. Puis au-dessus de la seconde. Dans un cas, le spectacle s'achèverait par l'ovation d'un public debout. Dans l'autre, par un membre transpercé et un trajet en ambulance toutes sirènes hurlantes.

— Ouvrez les yeux, dit-il.

La femme ouvrit les yeux, et son regard se dirigea vers les poches. Il l'observa. Puis leva la main. Il était sur le point de l'abattre sur la première quand il vit la panique se répandre dans son regard. Au dernier moment, il changea d'avis et laissa sa main s'écraser sur l'autre, de toutes ses forces. La femme poussa un cri quand la main de Vincent frappa la table. Il resta plusieurs secondes penché en avant, paume sur le plateau. Puis, triomphal, il balaya par terre, d'un revers de main, le sac écrasé, avant de soulever la dernière poche. Le clou pointait droit en l'air, telle une lance, jetant des éclairs mortels dans la lumière crue.

Le public hurlait et se leva au moment où explosa la musique. Il signa le clou de son feutre permanent, le glissa dans le sachet qu'il offrit à la femme avant que celle-ci, visiblement délivrée, se fasse aider pour redescendre dans la salle.

Vincent avança jusqu'au bord de la scène en écartant les bras. Il n'avait nul besoin de faire semblant d'être soulagé.

Les ovations étaient assourdissantes. Le spectacle au théâtre de Gävle touchait à sa fin. Il s'inclina profondément, tout en fixant la salle. La lumière mouvante l'aveuglait, mais il se comportait comme s'il voyait le public. La ruse consistait à fixer un point précis comme s'il regardait une personne de son choix droit dans les yeux. Il riait face à l'obscurité, là où il savait que 415 personnes, debout, acclamaient le maître mentaliste Vincent Walder.

— Merci d'être venus, cria-t-il à la salle déchaînée.

Les gens applaudissaient et sifflaient de plus en plus fort. La salle était comble. Ça avait été une bonne soirée. Très bonne même. Elle n'était pas venue, cette femme qui l'inquiétait. Quand elle ne venait pas, il était soulagé à un point qu'il ne voulait pas s'avouer.

Il résista à la tentation de mettre la main au-dessus de ses yeux pour se protéger des projecteurs et savourer l'enthousiasme du public. Il en avait tellement besoin, avait travaillé si dur pour ça, maintenant c'était le moment de jouir de son succès. En même temps, c'était l'adrénaline pure qui le faisait encore tenir debout. 415 places. 41 plus 5 égale 46, son âge. Au moins pendant quelques semaines encore.

Arrête avec ça.

Il s'en était fallu de peu aujourd'hui, avec ce putain de clou. Le dernier numéro dans un show de deux heures. La sueur dégoulinait dans son dos, et il avait l'impression d'avoir le cerveau en ébullition.

Le secret n'était pas d'être capable d'anticiper le comportement des spectateurs, ni de donner l'illusion qu'il lisait dans leurs pensées. C'était de faire croire à une certaine légèreté, alors que son cerveau était au bord de l'implosion. L'affiche dans le hall le vantait comme le "maître mentaliste", mais il regrettait d'avoir accepté cette appellation. C'était trop…

simpliste. Vulgaire. Mais d'un autre côté, ce n'était pas mal de se cacher derrière un tel titre. Cela pouvait donner l'impression qu'il était un personnage de fiction. Et pas quelqu'un qui aurait préféré s'allonger de tout son long dans sa loge et juste respirer dix minutes. Maintenant que le spectacle était terminé, il lui fallait reprendre le contrôle de ses pensées avant qu'elles ne se mettent à vivre leur propre vie. Il lui faudrait plus de temps ce soir que d'ordinaire.

Contrôle. Huit lettres. Autant que de rangées au balcon.

Arrête.

Vincent leva les yeux vers le balcon, là où, pendant la première partie, il avait fait oublier leur nom à quatre spectateurs. 23 places sur chaque rangée. 184 places.

Quelqu'un sur le balcon siffla.

Inspire profondément, arrête avec les chiffres.

184 places. Le 18.04 serait le dernier jour de la tournée. Et 23 places par rangée, 8 rangées, 2 plus 3 plus 8 égale 13, exactement le nombre de spectacles qu'il lui restait à donner.

Arrêtearrêtearrête.

Vincent s'inclina une dernière fois et quitta la scène. Arrivé derrière le rideau de velours, il se mit à compter silencieusement. Un. Si à dix les gens étaient toujours en train d'applaudir, il remonterait sur scène en quelques enjambées pour une dernière salve. Deux. Une ombre se détacha dans l'obscurité. Une femme d'une trentaine d'années. Trois. Il se sentit glacé. Elle était donc quand même venue. Quatre. Mais cette fois-ci, elle n'avait pas attendu la fin du spectacle. Cinq. Comment elle avait fait pour s'introduire à l'arrière ? Il ne voulait personne dans les coulisses quand il se produisait. Celui qui l'avait laissée entrer allait passer un mauvais quart d'heure. Il leur avait demandé de surveiller la salle. Pour l'empêcher de s'approcher, pas pour l'aider. Six. Bon, maintenant il allait au moins voir quelle allure elle avait. Cheveux bruns relevés en queue de cheval. Col roulé. Veste noire. Sept. Des pupilles qui se dilatèrent d'un dixième de millimètre au moment où elle se mit à parler. Il n'avait aucune idée de son degré de dangerosité. Huit. Il lui fit signe de ne faire aucun bruit et montra la scène du pouce pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas

encore fini. Peut-être pourrait-il sortir de l'autre côté ? Neuf. Ne pas penser à elle. Inspirer profondément, sourire. Dix. Il remonta sous le feu des projecteurs en courant.

— Merci, merci, vous êtes vraiment trop aimables, cria-t-il. À ce que je vois, vous avez envie de rester ici, je comprends ça, mais la vraie vie vous attend. Il est temps de vous y confronter à nouveau. Et si les événements de ce soir vous empêchent de dormir, dites-vous bien : c'était juste pour rire.

Il fit une pause.

— Peut-être.

L'assistance rit bruyamment. Et un peu nerveusement, aussi. Il ne pouvait pas s'en empêcher lui aussi. Ça marchait chaque fois. Malgré son envie de rester, Vincent s'éclipsa avant que le public ne commence à se lever. Cela faisait toujours mauvais effet si l'artiste était encore sur scène quand les spectateurs se dirigeaient vers la sortie. Et quand ils avaient des vêtements à récupérer au vestiaire, comme c'était le cas ce soir, les gens se levaient toujours un peu plus rapidement dans le naïf espoir d'éviter de faire la queue. La femme se trouvait toujours au même endroit dans les coulisses.

— Elle est ici, chuchota-t-il dans son micro. Va chercher le régisseur. Dépêche.

Avec un peu de chance, les ingénieurs du son étaient toujours en régie même si le spectacle était terminé. La plupart des fans qui cherchaient à le voir étaient inoffensifs, mais il ne voulait prendre aucun risque. Surtout pas avec une femme qui s'était déjà précipitée sur scène plusieurs fois à la fin de ses performances. Ce n'était pas le comportement de quelqu'un de sain d'esprit. Jusqu'à présent, il avait réussi à l'éviter.

Il avait du mal à penser calmement. Il lui fallait toujours un moment pour décompresser, pour que son cerveau ralentisse, retrouve un rythme normal. En attendant, il n'arrivait pas à analyser la situation comme il l'aurait voulu. Mais il n'avait pas le choix, il fallait rester aimable en attendant le régisseur. Tout en gardant ses distances.

Il montra du doigt le court escalier menant au foyer des artistes, pour gagner du temps. Elle le devança. Il constata que l'escalier comptait sept marches. Pas de chance. Vincent

prit la dernière marche deux fois pour tomber sur un chiffre pair. La femme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Ils débouchèrent tous deux dans une pièce meublée comme une salle de séjour. Pourquoi ce régisseur tardait-il tant ? Quatre Perrier patientaient sur la table basse. Vincent enleva sa veste et la jeta sur l'un des canapés. Il tourna une des bouteilles pour aligner les étiquettes. La femme garda sa veste. Il prit une lingette et commença à se démaquiller. La femme fronça presque imperceptiblement le nez. Bien. Tout ce qui pouvait lui donner envie de partir d'ici l'arrangeait. Avec un peu de chance, il sentait la sueur.

— Je ne veux pas être désagréable, dit-il, mais c'est interdit au public ici.

Il ouvrit une des bouteilles d'eau pétillante et remplit un verre. Il contempla, suspicieux, les bulles.

— Vous ne pouvez pas rester ici, ajouta-t-il. L'arrière-scène est interdite aux personnes qui ne sont pas du théâtre…

La femme l'interrompit pour se présenter :

— Mina, dit-elle. Mina Dabiri. Je suis de la police.

Puis, d'un geste rapide, elle remit en place la bouteille qu'il avait légèrement déplacée en prenant la sienne. Ainsi, toutes les étiquettes étaient à nouveau parfaitement alignées. Après quoi, elle lui tendit la main. Vincent se tut et serra sa main. Le maître mentaliste ne savait plus que dire.

Mina contempla l'homme assis en face d'elle de l'autre côté de la table marron foncé. Vincent Walder. Elle l'avait attendu pendant qu'il se changeait. Il avait troqué ses vêtements de scène, un sobre et élégant costume bleu et une chemise noire, contre un tee-shirt blanc et un jean noir moins formels. Malgré le mois de mars et l'hiver qui tenait encore la ville de Gävle dans sa poigne sévère, Vincent n'avait pas mis de veste.

À sa propre surprise, elle se fit la réflexion qu'il était bel homme. Cela ne lui arrivait pas souvent. Et le mot qui lui vint à l'esprit fut plutôt "chic". Il avait un côté strict, une élégance un peu surannée, même en jean et tee-shirt. Tout à l'heure, son costume renforçait cette impression.

Mina aurait préféré discuter avec lui en toute discrétion, mais Vincent avait insisté sur le fait qu'il avait besoin de manger. Elle n'aimait pas changer ses plans, mais elle n'avait pas vraiment le choix. C'était elle qui avait besoin de lui. Voilà pourquoi elle se trouvait contrainte de lui exposer cette affaire policière sensible au beau milieu de l'auberge Harrys, un des rares endroits à Gävle où l'on servait encore après vingt-deux heures.

Vincent avait l'air plus épuisé qu'elle ne se l'était imaginé. Avec un peu de chance, manger le requinquerait. Elle avait besoin qu'il l'écoute attentivement. Elle-même avait du mal à ne pas se laisser distraire par le brouhaha des quelques autres clients. Ils parlaient un dialecte de Scanie et portaient des badges blancs au bout d'un cordon passé autour du cou. Sans doute un groupe de participants à une quelconque conférence

dans un hôtel à proximité. Elle leur trouvait un air d'écoliers attardés avec leur trousseau de clefs autour du cou.

L'atmosphère était lourde de relents de bière et de sécrétions phéromonales. Elle aurait voulu porter un masque de protection, mais se raisonna et se concentra à nouveau sur Vincent. Comme elle n'avait trouvé aucune information sur lui dans les registres de la police, il lui avait fallu chercher ailleurs. Grâce à Wikipédia et à Google, elle avait appris qu'il allait fêter ses quarante-sept ans le mois prochain, que Walder n'était pas son nom d'origine et qu'il était "mentaliste".

Selon l'un des sites consultés, un mentaliste était quelqu'un qui, en usant de psychologie, de force de persuasion et de tours divers, donnait l'illusion d'avoir des facultés paranormales. La compréhension du mental des autres lui permettait d'appréhender leurs pensées. Vincent semblait également pratiquer une magie plus traditionnelle, toujours d'après les interviews qu'elle avait dénichées. Bien qu'elle ait cherché à le rencontrer pour ses connaissances du comportement humain, ses capacités de prestidigitateur constituaient un plus incontestable, compte tenu des photos qu'elle avait dans son dossier. Elle n'avait trouvé aucune information sur ses activités antérieures, ni sur son lieu de naissance. Selon Wikipédia, Vincent Walder exerçait sa profession depuis une quinzaine d'années, mais c'était à une émission sur TV4 qu'il devait sa popularité.

L'un des épisodes présentait une expérience psychologique qu'il avait réalisée en caméra cachée. Vincent avait choisi un participant au hasard, puis avait commencé à alimenter son quotidien par d'imperceptibles suggestions ainsi que par des injonctions hypnotiques, sans que le pauvre homme se doute de rien. Au bout d'un moment, l'homme s'était levé une nuit et était allé taguer VINCENT WALDER en lettres majuscules sur des murs dans une zone industrielle. Cent fois. Ça lui avait pris des heures.

Les gardiens des lieux n'avaient pas été prévenus. Quand ils avaient appréhendé l'homme, lui demandant ce qu'il fabriquait, il avait répondu qu'il ne savait pas de quoi ils parlaient. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait fait pendant les heures qui précédaient, et fut sincèrement interloqué en voyant les taches de peinture sur ses mains et ses vêtements.

Mina n'avait pas vu l'émission, mais se souvenait que tout le monde en avait parlé. Ça avait causé une véritable polémique. Pour beaucoup, il y avait un problème d'éthique. Vincent expliqua qu'il avait voulu démontrer ce qu'était le fanatisme et comment les idées, même les plus absurdes, pouvaient s'immiscer dans notre inconscient pour influencer notre comportement. L'idée du graffiti était apparemment une allusion à un film des Monty Python, et quand on l'interrogea sur le message qui avait été tagué, il avait répondu que c'était ce qu'il avait trouvé de plus anodin. De plus, avait-il ajouté, un artiste signe toujours son œuvre. Instagram avait fait un mème de cette citation pendant plusieurs mois, avant que toute l'histoire ne passe aux oubliettes.

L'odeur d'huile de friture et de viande grillée titilla les narines de Mina une seconde avant que le serveur ne pose le hamburger devant Vincent. Des récipients sans couvercle contenaient mayonnaise et ketchup. Mina eut un mouvement de recul à l'idée de ce qui avait pu arriver à ces aliments depuis qu'on les avait extraits de leurs emballages. Un désastre d'hygiène. Par réflexe, elle attrapa un flacon de gel hydroalcoolique tout neuf dans sa poche, en fit sortir quelques gouttes et se frotta méticuleusement les mains.

— J'ai besoin de glucides après un spectacle, s'excusa le mentaliste. Sinon j'ai le cerveau poussif.

Il prit une frite, la plongea dans la mayonnaise et en mangea la moitié. Mina l'observait en silence. S'il trempait la frite une deuxième fois, elle serait contrainte de l'exclure de la partie de l'humanité qu'elle pouvait encore fréquenter. Pas de second plongeon, ouf. Il y avait de l'espoir.

— Je suis vraiment désolé de mon comportement tout à l'heure, dit-il. Je vous prenais pour quelqu'un d'autre. Nous avons des soucis avec une admiratrice très… envahissante. Je vous prenais pour elle. Je ne voulais pas être impoli.

Elle balaya ses excuses d'un revers de main. Le serveur posa une bière devant Vincent et un Coca Light devant elle. Elle sortit une paille jetable de sa poche, arracha le papier de protection et plongea la paille dans le Coca. Vincent leva un sourcil, mais ne fit aucun commentaire.

Quand le serveur fut hors de portée de voix, elle se mit à parler.

— On m'a conseillé de vous contacter, dit-elle tout doucement. D'après ce que j'ai compris, vous êtes un fin connaisseur du mental de l'être humain. De plus, vous avez des compétences en magie. Nous avons besoin d'un expert dans les deux domaines.

Il hocha la tête et but une gorgée de sa bière.

— Je faisais pas mal de magie quand j'étais plus jeune, dit-il, mais vers l'âge de vingt ans, j'ai réalisé que les tours de cartes n'étaient pas la meilleure tactique de drague. Alors j'ai arrêté.

— Ça vous a réussi ? demanda-t-elle.

— À vous de me le dire. En tout cas, j'ai rencontré ma première épouse un mois après. Depuis, je ne m'intéresse aux cartes que comme passe-temps. Pourquoi la police a-t-elle besoin de mes compétences ?

Vincent jeta un regard à sa montre avant qu'elle n'ait le temps de répondre.

— Oh là, désolé, lança-t-il, mais à propos d'épouse… Il est moins le quart, il faut que je l'appelle, on se parle toujours à cette heure-ci. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Elle faillit s'impatienter tant elle voulait en venir aux faits. Elle avait déjà dû l'attendre au théâtre. Ses collègues disaient qu'elle était trop directe, qu'il lui fallait être un peu plus sociable si elle voulait que les gens soient à l'aise avec elle. Elle n'en était pas persuadée. Depuis bientôt dix ans qu'elle exerçait au sein de la police, elle n'avait encore jamais participé à une enquête dont l'issue aurait dépendu de ses compétences sociales. Mais bon.

— Pas de problème, dit-elle en changeant discrètement de position sur la chaise inconfortable.

Elle plongea son regard dans son Coca. Fit abstraction de la voix de Vincent parlant avec sa femme. Elle repensa à la caisse qu'ils avaient trouvée une petite semaine auparavant. Le genre de caisse qui aurait dû être couverte de symboles scintillants, au beau milieu d'un spectacle de magie à Las Vegas. Elle imaginait l'assistante en tenue à paillettes – toujours des femmes dans ces rôles rabaissants – qui se pliait et se glissait à l'intérieur

de la boîte, puis le magicien, un homme bien sûr, qui enfonçait de longues épées dans les fentes des parois tandis que le public poussait des “Aaaah” et des “Ooooh”. Elle avait fait ses recherches sur internet. On l’appelait *The Sword Box*, ce numéro de magie misogyne, ou encore *Sword Cabinet*, *Sword Casket* ou *Sword Basket*. Le numéro avait assez de succès pour cumuler les déclinaisons. À l’origine, il ne s’agissait pas d’une boîte, mais d’une petite corbeille. Avec un enfant dedans. L’horreur. Et pourtant, le numéro était considéré comme un classique de l’illusionnisme. Femmes et enfants. Les victimes sont toujours les mêmes.

Mais elle n’était pas en train de se geler chez Harrys au fin fond de Gävle à attendre Vincent Walder juste parce que ses collègues étaient tombés sur un accessoire de magie maladroitement assemblé. Elle était là à cause du corps qu’ils avaient trouvé *à l’intérieur* de la caisse. Un corps qu’ils n’avaient toujours pas réussi à identifier. Et elle était là parce qu’ils étaient dans une impasse. Ils avaient suivi tous les protocoles habituels, sans aucun résultat. Sa cheffe Julia et elle avaient fini par conclure que, pour avancer, il fallait avoir recours à des méthodes moins conventionnelles.

Mina avala une grosse goulée de sa boisson et fixa son regard sur le groupe de conférenciers au bar. Tout était bon pour chasser de sa tête les images d’horreur. Aucune envie de s’y attarder. Mais elles étaient là, aussi distinctes qu’au début. Son travail la mettait rarement mal à l’aise, mais cette fois-ci, c’était différent. Des deux côtés de la caisse, les pommeaux d’un certain nombre d’épées étaient visibles à l’extérieur. De l’autre côté, on voyait les pointes. Entre les deux, à l’intérieur de la caisse, suspendue aux épées comme une sorte de marionnette sordide, une jeune femme. Mina ferma les yeux. Trop tard. Toujours trop tard.

L’enquête n’avait pas encore permis d’identifier la femme, et il n’y avait pas de suspect. La caisse contenant le corps avait été envoyée à Milda Hjort à l’IML, l’institut médico-légal. Mina ne pensait pas que cela mènerait à grand-chose. Rien d’important en tout cas. La clef se trouvait dans le mode opératoire du délit, elle en était persuadée.

Mina se rendit compte que Vincent l'observait. La conversation avec sa femme était terminée. La policière s'éclaircit la gorge et évacua les images de sa tête.

— Excusez-moi, dit-il. Je suis à vous. Je déduis à votre accent que vous n'êtes pas d'ici. Je suppose que vous travaillez à Stockholm. Pourtant vous êtes là, à Gävle. Tard un jeudi soir. Pour parler de magie et de psyché humaine avec un mentaliste. Quelqu'un vous a conseillé de me contacter, disiez-vous. Je suis très curieux d'en savoir plus.

Vincent se pencha en avant, comme pour souligner son intérêt. Elle décida de le tenir sur le gril. Elle avait besoin qu'il s'engage vraiment.

— Quel coup de théâtre, la signature à la fin du show, dit-elle avec un grand sourire. Un artiste signe donc toujours son œuvre.

Il eut l'air déconcerté, puis éclata de rire.

— Vous faites allusion à la signature du clou ? Oui, je sais, c'était un peu cliché. Mais comment vous dire ? Depuis mon passage à la télévision, les spectateurs attendent ça et je n'ai pas envie de les décevoir. Ils ont payé pour la soirée, avec leur temps et leur argent.

Les épaules de Vincent se détendirent. S'il avait été sur ses gardes, ce n'était visiblement plus d'actualité.

— Vous avez raison, dit-elle. Si je suis ici, c'est pour une affaire de la plus haute importance. Nous avons un cas auquel je ne comprends rien. Nous avons réussi à tenir la presse à l'écart jusqu'à présent, mais ce n'est plus qu'une question de temps, bientôt tout le monde ne parlera que de ça.

Il découpa une bouchée de son hamburger. Elle était très soulagée de le voir manger avec couteau et fourchette. S'il avait pris cette horreur dégoulinante entre ses doigts, elle se serait levée et aurait quitté les lieux sur-le-champ.

— Pardon, dit-il, mais en quoi cette affaire me concerne ?

Au lieu de répondre, Mina sortit une enveloppe beige de son dossier et en retira des photos. Elle les passa en revue pour en trouver une où on ne voyait pas le corps, mais uniquement la caisse et les épées. Elle posa cette photo sur le dessus et attacha l'ensemble avec un trombone. Il n'avait vraiment pas besoin de subir toutes les autres.

— Vous voyez ce que c'est ? demanda-t-elle en montrant la photo.

Vincent se figea, la fourchette à un centimètre de sa bouche ouverte.

— *Sword Casket*, dit-il. Parfois aussi appelé *Sword Box*. Mais qu'est-ce que… comment… je ne comprends pas.

Il fourra le morceau de hamburger dans sa bouche.

— Moi non plus, dit-elle. Ou plutôt, il y a un coupable, quelque part, que je ne comprends pas. Mais je me disais que vous, vous y comprendriez peut-être quelque chose. Je veux dire, avec votre expérience. Je viens vous demander votre aide. Laissez-moi vous expliquer : la caisse n'était pas vide quand nous l'avons trouvée. Nous avons mis du temps à retirer les épées et à sortir le corps.

Vincent s'arrêta de mâcher et devint blême.

— Pour le moment, nous ne savons toujours rien de la victime, continua Mina. Je crois que notre seule chance de trouver le coupable, c'est d'arriver à comprendre ce qui se passe dans sa tête. J'aurais aimé pouvoir vous dire qu'il est assez rare d'avoir affaire à des corps mutilés, mais ce n'est malheureusement pas le cas. Du moins, pas aussi rare qu'on pourrait le penser. Mais un corps dans une boîte à magie ? Ça, c'est nouveau. Qui peut bien avoir ce genre d'idée ? Et *pourquoi* ? C'est pour ça que je voudrais faire appel à vous. J'ai vu votre spectacle. Vous savez comment ça fonctionne dans la tête des gens. Bien mieux que la plupart d'entre nous. Aidez-moi à comprendre qui peut être cette personne.

Vincent se renversa en arrière et fronça les sourcils.

— Mais vous n'avez pas vos propres profileurs ? demanda-t-il. Pourquoi croyez-vous que je pourrais être plus efficace ? Dresser le portrait de criminels ne fait pas franchement partie de mon quotidien.

Il plongea quelques frites dans la mayonnaise avant de les engloutir.

— Encore une fois, vous avez de l'expérience en psychologie *et* en magie. Ce n'est pas le cas de notre profileur. Et en plus…

Elle jeta un coup d'œil alentour, puis reprit, en baissant la voix :

— En plus, le dernier profil qu'il a établi, c'était "homme d'origine grecque, de la haute société, âge moyen". La coupable s'est avérée être une jeune Suédoise travaillant dans un entrepôt de stockage.

Vincent eut juste le temps de mettre la serviette devant sa bouche avant d'éclater de rire.

— Votre demande me paraît quand même étrange, dit-il. J'avais cru comprendre que la police n'aimait pas trop mêler des civils à ses enquêtes. Et je n'ai aucune formation en matière de profilage. J'ai beaucoup appris sur le comportement humain, mais je tire mes conclusions exclusivement d'une psychologie de base, de mes propres observations et des probabilités statistiques en général.

— Vous croyez que les consultants de la police font comment ?

— Mais moi, je fais ça dans le domaine du divertissement. Si je me trompe au cours d'un spectacle, ça ne fait de mal à personne.

— Sauf à vous-même, dit-elle. Vous avez suffisamment confiance en votre propre perspicacité pour prendre le risque de vous enfoncer un énorme clou à travers la main.

Il s'autorisa un petit sourire.

— Ce que je ne devrais vraiment plus faire, dit-il. Mais bon. Cela dit, je ne comprends toujours pas quel serait mon rôle et pourquoi vous faites appel à moi.

— Nous…

Mina hésita.

— Notre groupe a une position quelque peu inhabituelle au sein de la police. Nous ne faisons pas partie de l'organigramme général.

— Comment ça ?

— Il se trouve que notre cheffe d'équipe, Julia, est la fille du big boss de la police et…

— Du népotisme ? s'exclama Vincent en levant un sourcil, l'air moqueur.

Elle se raidit et vit que ça ne lui avait pas échappé.

— Pas du tout ! Julia est très compétente, elle est faite pour diriger, et cela ne m'étonnerait pas qu'elle finisse elle-même

cheffe de la police un jour ou l'autre. Mais elle est aussi frustrée que nous autres par la rigidité de l'organisation. Et c'est plutôt *malgré* le fait d'être la fille de notre supérieur qu'elle a réussi à convaincre la direction de créer un groupe… indépendant dont elle est responsable et membre actif.

— La crème de la crème ?

— Ça dépend, répondit Mina d'un ton sec. *Beggars can't be choosers*.

— Autrement dit, un groupe spécial sans compétences spéciales ? dit Vincent, perplexe.

Mina comprenait sa réaction, mais ne savait pas exactement comment lui expliquer. Elle se lança pourtant :

— Chacun a ses talents. Mais nous ne sommes que des humains, et quand une unité policière prête l'un de ses membres, il peut y avoir mille raisons à cela.

— Et vous, pourquoi vous a-t-on prêtée ? demanda Vincent avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Je ne sais pas exactement. Je connais mes atouts en tant que policière. Je suis têtue, déterminée et je n'ai pas peur de penser de façon non conformiste.

— Mais ? dit Vincent en avançant la main pour attraper une nouvelle frite.

— Mais l'équipe dans laquelle je travaillais avait un problème avec moi. Je ne sais absolument pas pourquoi. Moi, je n'avais aucun souci avec eux. Travailler en groupe ne me pose pas de problème. Ce sont les groupes qui ressentent une espèce de gêne à mon sujet.

Elle s'éclaircit la voix et continua :

— En tout cas, mes supérieurs nous autorisent à faire appel à un consultant externe dans cette affaire. Vous serez modestement rémunéré, mais vous aurez un véritable poids.

— Par rapport à mes spectacles, vous voulez dire ? demanda-t-il en repoussant les photos vers elle. Vous avez probablement confondu le maître mentaliste avec la réalité. Je suis désolé, mais vous avez fait beaucoup de kilomètres pour rien. Comprenez : mon rôle, c'est de divertir. J'amuse les gens. Le maître mentaliste est un personnage, rien d'autre. Ce que je fais sur scène, ça reste… sur scène. Ce n'est pas la réalité. Vous avez

peut-être l'impression que j'ai des aptitudes uniques ou particulières, mais la vérité, c'est que n'importe qui peut apprendre à faire ce que je fais. Vous, vous avez besoin de réaliser des profils psychologiques. De meurtriers, en plus. Question criminels, je n'y connais rien. Encore une fois, il vous faut un professionnel. Quelqu'un qui – comment disiez-vous ? – aura un véritable poids.

Il évita son regard. Cela n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu. Elle avait pensé qu'il allait peut-être refuser par manque de temps, ou parce qu'il estimait avoir des choses plus importantes à faire. Elle s'était préparée à devoir flatter son ego. Elle n'avait pas prévu qu'il allait lui mentir.

— Je comprends, dit-elle en se levant.

Changement de stratégie.

— Il s'agit d'un malentendu, alors. C'est que vous êtes tellement convaincant sur scène. Je suis désolée. Il fallait que je tente le coup. Je règle la note et on n'en parle plus. Je crois qu'elle est restée sur le comptoir près des Scaniens.

— Helsingborg, dit-il d'un air las et en recommençant à piqueter son burger. Ils sont de Helsingborg. Ils participent à une conférence sur la sécurité électrique. Vous ne voyez pas le logo sur leurs badges ? Et à votre place, je ne les dérangerais pas, la grande femme qui nous tourne le dos vient juste d'entamer la conversation avec un homme, c'est la première fois ce soir qu'elle parle à quelqu'un sans essayer de se rapetisser pour ne pas effrayer son interlocuteur. Dommage qu'il soit marié. Incroyable que les hommes s'imaginent qu'il leur suffit d'enlever leur bague pour avoir une tête de célibataire. Un homme marié, ça se reconnaît à des kilomètres. Mais bon. Ces deux-là ne vont sûrement pas se faire surprendre, et elle, elle a l'air d'en avoir besoin.

Mina fit un effort pour ne pas rire. Vincent n'avait pas l'air de se rendre compte de ce qu'il venait de dire.

— Et il n'y a rien à régler, ajouta-t-il. J'ai déjà payé.

— Il y a combien de marches pour descendre de la scène au foyer des artistes du théâtre de Gävle ? demanda-t-elle rapidement.

Vincent la regarda, interloqué.

— Huit, dit-il, mais pourquoi vous me demandez ça ?

— Il y en a sept. Sauf si on fait un pas de plus pour terminer sur un chiffre pair.

Vincent resta bouche bée. Là, elle avait son attention. Il n'avait visiblement pas l'habitude qu'on remarque ses bizarreries. Elle se rassit, sans plus cacher son sourire.

— Bon, dit-elle en poussant à nouveau les photos vers lui. Des idées ?

— D'accord, vous avez gagné, dit Vincent. Pour l'instant.

La photo de dessus avait glissé en laissant apparaître une partie de celle de dessous. Elle ne fut pas assez rapide pour empêcher Vincent de la prendre.

— Mon Dieu ! dit-il en grimaçant.

— C'est la réaction adéquate.

Vincent plissa les yeux, comme pour essayer de s'habituer à l'horreur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en semblant montrer un objet dans une poche plastique placée près du corps.

— C'est la montre-bracelet de la victime. Le cadran est cassé, les aiguilles arrêtées sur trois heures, et c'est probablement l'heure de sa mort. Trois heures de l'après-midi.

— Non, pas la montre. *Ça*.

Il montra des lignes qui avaient l'air d'avoir été gravées dans la cuisse de la femme, juste sous l'endroit où l'épée avait été introduite. Deux longues lignes rassemblées par trois lignes plus courtes, réparties à intervalles réguliers. Mina avait trouvé que ça ressemblait à une échelle.

— Des marques faites au couteau ou quelque chose d'équivalent. Peut-être pour terroriser la victime. Un avant-goût de ce qui allait suivre.

— C'est réalisé avec beaucoup de précision, dit-il. Tout à fait différent de la violence avec laquelle le corps a été transpercé. Je ne pense pas qu'il s'agisse de torture, cette "échelle" pourrait être une sorte de symbole.

— De quoi ?

— Plusieurs religions ont des échelles. Dans la Bible, l'échelle de Jacob va jusqu'au ciel. Freud pensait que l'échelle avait un rapport avec l'acte sexuel. Ne me demandez pas pourquoi. Mais je crois qu'ici, c'est beaucoup plus simple.

Il tourna la photo de quatre-vingt-dix degrés et montra à nouveau l'échelle, couchée maintenant.

Mina comprit que ce n'était pas une échelle qu'elle fixait.

C'était un trois en chiffres romains.

Ils restèrent un long moment silencieux. Le brouhaha des Scaniens au bar l'assommait.

— Je n'ai pas vraiment envie de poser la question, mais…, dit Vincent au bout d'un moment.

Mina hocha la tête.

— Je sais à quoi vous pensez, dit-elle. Si c'est le chiffre trois…, où sont le un et le deux ?

Vincent avait toujours du mal à s'orienter le matin. Durant les quelques secondes entre le sommeil et le réveil où il ne ressentait que le drap contre la peau, un rayon de soleil aveuglant, l'arrière-goût fade du somnifère. Pas d'espace, que du vide autour de lui, aucune notion du temps ou de l'endroit dans l'univers où il se trouvait. Quelques secondes de néant béni où il ne faisait qu'exister.

Doucement, le réel s'immisça. Le bruit de porcelaine dans la cuisine. Un oiseau qui, bravant l'hiver, gazouillait à la mangeoire que Maria avait fabriquée. Son fils Aston dont la voix montait, s'adoucissait, alternant entre bonheur et fureur à quelques secondes d'intervalle.

Vincent s'assit et repoussa la couverture. Posa les pieds sur le sol. D'abord le pied gauche. Il enfila un pantalon et la chemise de la veille qu'il n'avait portée que le soir, mais qu'il allait quand même jeter dans la corbeille à linge un peu plus tard. Il ignora le bouton du haut, comme s'il n'existait pas, et boutonna les six suivants. Comme il fallait. Incompréhensible que toutes les chemises soient munies de sept boutons. Sans doute conçues par des psychopathes.

Quand il arriva à la cuisine, tout le monde était déjà à table. Sauf Rebecka.

— Va dire à ton adolescente de fille que le petit-déjeuner est servi, dit Maria sans le regarder.

Vincent essaya de se souvenir d'une époque où les phrases entre eux n'étaient pas remplies de non-dits et de sous-entendus larvés. En vain. La vie, le quotidien, les disputes et la

méfiance avaient lentement, sournoisement, érodé ce qui avait été. Impossible de dire exactement quand cela avait commencé.

Maria coupa une pomme en petits dés pour Aston qui touillait frénétiquement son yaourt. Le thé vert dans le mug près d'elle avait sûrement refroidi depuis un moment. Benjamin écala lentement et méthodiquement ses deux œufs tout en faisant de son mieux pour avoir l'air de dormir encore. Une assiette pour les coquilles, une autre pour les œufs. Vincent partit frapper à la porte de Rebecka.

— Rebecka ? Tu viens, on mange ! cria-t-il à la porte.

Il connaissait d'avance la réponse.

— J'ai pas faim ! répondit la voix de Rebecka de l'autre côté.

— Il faut que tu manges. Viens, dépêche-toi.

Il retourna à la cuisine sans attendre la réponse. Au moment où il s'assit à table, il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Et se refermer en claquant. Benjamin lorgna Rebecka, agacé, mais ne dit rien.

— Mamaaaan ! hurla Aston subitement. Les morceaux sont trop gros ! Tu m'as fait des morceaux trop gros !

Il poussa son bol vers Maria si brusquement qu'une partie du yaourt atterrit sur la table.

— Pas du tout, mon chéri, ils sont exactement comme d'habitude. Regarde.

Maria prit un bout de pomme. Le yaourt dégoulinait de ses doigts. Elle avait l'air irritée, mais Aston éclata de rire.

— Maman, on mange pas son yaourt avec les doigts ! Ça prend vraiment trop de temps !

— Ils sont un peu gros, en effet, remarqua Vincent qui approcha le bol.

De son couteau, il commença à découper les bouts de pomme couverts de yaourt en plus petits morceaux. Il jeta un coup d'œil à sa femme. Elle était toujours en train de lécher ses doigts, l'air toujours aussi énervé. Il pesait le pour et le contre : parler ou se taire ? Avec Maria, le tout était de choisir le moment où elle était réceptive. Savoir si c'était le capteur ou l'émetteur qui était branché. Des fois il tombait juste, des fois pas.

— Choisis tes combats, lui dit-il enfin, tout doucement. N'oublie pas ton thé.

Pour toute réponse, il eut droit à un regard assassin. Il n'avait de toute évidence pas fait le bon choix.

— Je veux que ce soit maman qui coupe, dit Aston en tapant de la main sur la table. Elle fait ça mieux que toi.

— Tu es assez grand pour couper tes pommes toi-même, dit-il à Aston. Comme ça, ce sera comme toi tu veux. Mais si c'est nous, ce sera comme nous on veut.

— Mais c'est votre travail de faire le petit-déjeuner, objecta Aston.

— C'que tu peux être gamin, souffla Rebecka à son petit frère.

Elle s'assit à table, bras démonstrativement croisés.

— Toi-même ! hurla Aston, rouge de colère. C'est toi la gamine !

— J'ai quinze ans, t'en as huit, je suis presque deux fois plus vieille que toi, alors c'est toi le gamin.

— Nooon !

Aston se dressa sur sa chaise, mais Maria posa une main sur son épaule.

— C'est vrai que Rebecka est plus âgée que toi, dit-elle. Et qu'elle coupe ses pommes elle-même. En fait, elle est autonome en presque tout. Alors que toi, tu te fais servir.

Maria lui fit un clin d'œil et Aston lui renvoya un grand sourire. Vincent était conscient de l'adoration de son fils pour sa mère. Rien ne lui faisait plus plaisir que de sentir que c'était lui et Maria contre les deux grands.

— Quelle idée aussi de manger de la pomme au petit-déjeuner, dit Rebecka. Complètement à côté de la plaque.

Vincent fixa la pomme. 19 morceaux, c'est-à-dire 38 s'il les coupait tous en deux. Impair devient pair. Un sentiment de calme l'envahit. Il aimait la symbolique. Que ce qui faisait désordre ait en réalité une chance de retrouver son équilibre. Il y avait de l'espoir. Il aimait sa famille, mais il avait du mal à gérer le chaos qu'elle générait. Il aimait l'ordre. Un environnement structuré. Les chiffres pairs.

— Tiens, canaille.

Vincent poussa le bol vers Aston qui eut l'air de se demander ce qu'il pourrait encore avoir à redire au sujet des pommes.

Mais le mot “canaille” l’avait déstabilisé. Pas certain de sa signification, il se contenta d’un regard effronté à son père avant de commencer à manger.

Maria supplia Rebecka de prendre une tartine.

— Ou du yaourt. Ou ce que tu veux. Mais mange quelque chose.

— Chez ma mère, je ne suis pas obligée de petit-déjeuner, dit Rebecka, les bras toujours croisés. Maman ne mange rien avant midi. Jeûne périodique. C’est bon pour la santé de se permettre une pause dans la digestion, nos corps ne sont pas faits pour manger tout le temps, on mange beaucoup trop souvent. À l’époque des cavernes, on ne mangeait que de temps à autre, il pouvait se passer plusieurs jours d’affilée sans que les gens se nourrissent.

— Ça, c’est pas de toi, ça vient tout droit de ta mère. Et on n’est plus à l’époque des cavernes. Vincent, explique ça à ta fille.

— Au fond, elle a raison, dit Vincent en se versant du café. Nos corps ne sont pas adaptés à l’alimentation moderne et des études récentes ont démontré que…

Maria se leva avec fracas et quitta la table avec son assiette et sa demi-tartine d’avocat sur pain de seigle. Saupoudrée comme toujours de noix de coco bio. Le prix au kilo de la substance avoisinait celui de l’or, mais ses propriétés anti-inflammatoires étaient, selon Maria, la promesse même de la vie éternelle.

— Bon Dieu, si tu pouvais *aider* un petit peu de temps en temps, s’exclama-t-elle. Évidemment que Rebecka doit manger ! Une adolescente en pleine croissance, avec tout ce qui se transforme dans son corps. Tu sais pas que les filles peuvent perdre leurs règles si elles ne mangent pas…

— Beurk, la coupa Benjamin. Ne parle pas de ça, je suis en train de *manger*.

— Tu as dix-neuf ans, Benjamin, intervint Vincent. Ne me dis pas que les fluides corporels te posent encore problème.

Benjamin fixa son père. Puis il se leva, prit la direction de sa chambre, le reste de son œuf à la main, l’air dépité.

— Papa, t’es grave Asperger, constata Rebecka sèchement.

— Ce n’est pas le bon mot, corrigea Vincent. Je crois qu’on dit trouble du spectre autistique, ou TSA, maintenant.

Maria les ignora et poursuivit son idée.

— Et ne me rappelle pas en permanence ce que fait et dit ta maman, dit-elle. Rebecka, il faut que tu comprennes qu'ici, dans notre famille, nous avons *nos* règles et nos habitudes. Ce que vous faites chez Ulrika ne concerne pas notre vie de famille à nous.

— Bien sûr, tante Maria.

Rebecka se leva à son tour en prenant une tranche de pain dans la corbeille. Elle la montra théâtralement à Maria avant de partir dans sa chambre. En claquant la porte.

— Prêt ! Merci, maman ! Je vais nourrir les chiens.

Aston repoussa sa chaise et courut jusqu'à l'aquarium dans la salle de séjour.

— Les *poissons*-chiens, le corrigea Vincent. Ce sont des poissons-chiens américains.

— J'sais bien, répondit Aston en couvrant la surface de l'eau d'aliment. Wouaf, wouaf, là-dedans !

De retour à la cuisine, il saisit son iPad et fila dans sa chambre.

— Cinq minutes, Aston ! cria Vincent. Après, on s'habille et on y va. Cinq minutes !

Maria s'adossa à l'évier et croisa les bras, copiant involontairement Rebecka.

— Elle m'appelle "tante Maria" juste pour me provoquer.

Vincent regarda sa femme sans comprendre.

— Mais tu *es* sa tante, objecta-t-il. Vous êtes bien sœurs, sa mère et toi. Pourquoi t'énerver parce que Rebecka le dit ? Alors que c'est vrai ?

Il ne comprenait pas comment elle pouvait gaspiller son énergie à contredire des faits objectifs. Il saisit une tranche de pain de seigle et se mit à étaler le beurre méticuleusement. Lisse, jusqu'aux bords.

— Ce n'est pas ça la question, bon sang, poursuivit Maria. Sérieux, tu ne comprends vraiment pas ? Mon Dieu, je suis mariée à un robot ou quoi ? Elle dit ça uniquement pour m'agacer, c'est évident.

Il fronça les sourcils. Il s'efforçait de comprendre. La logique de Maria lui échappait. Un fait était un fait, c'était imparable. Les réactions émotionnelles, c'était tout autre chose.

— Avec qui tu dînais avant-hier, d'ailleurs ? demanda-t-elle sur un autre ton. C'était avec Ulrika ?

Vincent leva les yeux, surpris. Il venait de mordre dans sa tartine et ne pouvait pas répondre avant d'avoir achevé de mastiquer. Dix fois. Il faillit le faire une onzième fois, mais se retint au dernier moment.

— Pourquoi je dînerais avec mon ex-femme ?

— J'ai vu le débit sur mon appli bancaire, ensuite j'ai vérifié la note que j'ai trouvée dans ton portefeuille. T'as invité quelqu'un à dîner quand tu étais à Gävle. Elle est restée à l'hôtel avec toi ? Vous avez couché ensemble ?

La voix de Maria était montée dans les aigus. Vincent jura intérieurement. Il aurait pu prévoir cette scène. C'était une danse qu'ils avaient pratiquée tant de fois maintenant. La jalousie pathologique de Maria pouvait frapper n'importe quand – et c'était de plus en plus fréquent. Ce genre d'événement, parmi tant d'autres, ruinait petit à petit leur relation.

— C'est une enquêtrice de la police qui m'a contacté, expliqua-t-il. Elle voulait avoir mon avis pour une affaire d'homicide sur laquelle elle travaille.

— Ha ! ricana Maria. La *police* ? Une enquêtrice en plus, comme ça tombe bien… S'il te plaît, Vincent, ne me prends pas pour une idiote. Faudrait voir à être un peu plus inventif. Elle voulait ton avis sur un meurtre ? Mais pourquoi la police viendrait te voir, *toi*, pour un crime ?

— Parce que c'est en rapport avec…

Maria le coupa en levant la main.

— Il faudra que tu avoues plus tard. Maintenant, c'est l'heure d'emmener Aston à l'école. Aston ! cria-t-elle. On est pressés ! Lâche ta tablette ! Vous êtes partis dans cinq secondes.

Elle quitta la cuisine en direction de leur chambre à coucher.

Vincent fixa sa tartine. La police. Mina. Elle n'avait pas quitté ses pensées depuis leur rencontre. Quelque chose en lui espérait qu'elle allait reprendre contact. La morsure de ses dents dans la tartine avait formé un bourrelet dans le beurre. Il saisit le couteau, nivela le beurre et prit une nouvelle bouchée, de la taille d'un sixième de la tartine. Six parts, c'était bien. Sauf que maintenant il en restait cinq. Pas terrible.

Pendant la soirée qu'ils avaient passée ensemble, Mina avait fait preuve d'une redoutable capacité à le déchiffrer. Comme d'habitude, il s'était efforcé de jouer le rôle de l'artiste mondain. Masque bien étudié, une parfaite cuirasse lors de ses rencontres avec des journalistes ou autres. Le plus souvent, cela convenait parfaitement à ses interlocuteurs. Il correspondait ainsi à la personne qu'ils pensaient rencontrer, et tout se passait bien. Mais Mina l'avait vu compter les marches de l'escalier. Elle avait saisi son souci d'alignement des bouteilles dans la loge et les avait remises dans le bon ordre. Et elle l'avait poussé à analyser les gens du bar.

Ni Maria ni Ulrika ne l'avaient cerné avec autant de perspicacité, et ce, malgré plusieurs années de vie commune.

Il finit sa tartine tout en comptant les morceaux. Il avala vite fait les numéros trois et un.

Mina devait être une excellente enquêtrice. Elle n'était pas seulement exceptionnellement attentive – sa façon de percevoir des choses qu'il croyait masquer à la perfection était à la fois flatteuse et inquiétante –, c'était aussi que lui-même avait l'impression de la comprendre, elle. Un fait extraordinaire, Maria serait bien la première à le reconnaître. Contrôler et lire dans les pensées des gens quand il était sur scène, c'était une chose. Dans ce rôle, il maîtrisait tous les paramètres. Mais dans la vraie vie, les autres restaient un mystère impénétrable pour lui. Parfois, il avait l'impression qu'il avait été malade et absent de l'école le jour où les outils de compétences sociales avaient été distribués. Voilà pourquoi il jouait le rôle de l'artiste mondain aussi souvent que possible. L'artiste savait comment s'y prendre avec les autres. Lui-même n'en avait souvent pas la moindre idée.

— Aston ! cria-t-il.

Son fils sortit de sa chambre, le regard embrouillé, l'iPad à la main. Il avait de toute évidence oublié qu'il allait à l'école.

— On y va. Mets ton blouson et tes chaussures.

Vincent enfila un tricot gris clair, tandis qu'Aston faisait un gros câlin à sa mère qui était arrivée en courant avec son cartable sac à dos.

Mina n'avait pas été un mystère pour lui. Pas comme les autres. Il avait vu ses rituels. Comment elle dégageait ses cheveux

du visage de la main droite. Comment elle évitait de toucher des surfaces quand ce n'était pas strictement nécessaire. Et il avait aperçu un Rubik's Cube dans la poche de sa veste. Et pas n'importe lequel, il s'agissait d'un Speed Cube. Particulièrement souple à manipuler et muni d'un système de lubrification.

Oui, ce serait incontestablement intéressant de la revoir. En même temps, il espérait qu'elle n'allait pas reprendre contact. Il n'avait aucune envie de s'impliquer dans une affaire qui, à coup sûr, lui occasionnerait des cauchemars. Sa vie était déjà assez compliquée comme ça. En plus de tout le reste, il n'avait pas besoin de voir son quotidien peuplé de corps mutilés.

Comme toujours, le jet de la douche était si chaud qu'il lui ébouillantait pratiquement la peau. Son corps vira au cramoisi, mais Mina avait la sensation de se purifier. L'eau brûlante la débarrassait de tous les miasmes qui l'avaient salie. Elle se transformait en une toile lisse, sans impuretés, parfaitement propre. Sensation merveilleuse.

Sous la douche, elle se sentait forte. Quand elle ne travaillait pas, elle pouvait y rester pendant des heures, jusqu'à ce que sa peau ressemble à un raisin sec rouge sang. Mais aujourd'hui, elle n'avait que dix minutes. Elle n'arrivait pas à calmer le tumulte dans sa tête.

Vincent Walder. Mina ne savait pas encore si ses compétences lui seraient utiles, ni s'il était réellement meilleur que le consultant habituel. C'était un coup de poker, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Elle avait conscience que ça risquait d'entraîner des dépenses et de creuser leur budget. Sans parler des explications oiseuses qu'elle aurait à fournir à ses collègues. Mais c'était fait, et seul l'avenir dirait si c'était un choix judicieux ou non. De plus, Vincent était une véritable énigme. Elle avait tout de suite saisi que bien des choses se cachaient derrière la façade qu'il montrait au monde. Par contre, elle se serait bien passée de son attitude condescendante. Comme il avait remarqué sa paille pour boire, elle se demandait ce qu'il avait bien pu repérer de plus. D'un autre côté, il n'avait fait aucun commentaire, il ne fallait pas qu'elle s'imagine savoir ce qu'il pensait. Mais si d'aventure il se mettait à manifester de la pitié ou de la compassion, comme tous les autres, elle

refuserait son aide. Dans ce cas, il faudrait que Julia trouve une autre solution.

Mina ferma le robinet, sortit prudemment de la douche et se sécha méticuleusement avec une serviette immaculée. La serviette en question avait été lavée à 90 °C, avec agent blanchissant et adoucisseur, et sentait autant le propre que sa peau. Mais elle savait que cette propreté n'était que provisoire. En restant dans l'appartement, elle arrivait à préserver la sensation pendant quasiment vingt-quatre heures, mais dès qu'elle mettait le nez dehors, le monde extérieur l'enveloppait de son manteau de crasse.

Elle s'habilla des vêtements qu'elle avait préparés avant d'entrer dans la douche. Culotte en coton, soutien-gorge de sport blanc, tee-shirt blanc, jean, chaussettes noires. La culotte était neuve, celle qu'elle avait enlevée se trouvait déjà dans la poubelle. Ça n'avait pas de sens de laver des culottes, aucun détergent au monde ne pouvait lui donner un sentiment de propreté avec une culotte déjà portée. Elle avait trouvé un endroit où en acheter des lots entiers pour seulement dix couronnes, c'était une dépense indispensable tout à fait surmontable.

Elle s'était réveillée tôt et il lui restait une heure entière avant de devoir partir au boulot. Son ventre gargouillait. Elle ouvrit un tiroir de cuisine et contempla la boîte de gants jetables extrafins. Elle savait qu'elle n'en avait pas besoin. Personne ne risquait sa vie en touchant un pot de yaourt. Elle le *savait*. Mais la seule idée d'ouvrir le frigo et de toucher les aliments sans aucune protection lui nouait le ventre.

En soupirant, Mina prit une paire de gants et les enfila, délicatement, pour ne pas risquer de les déchirer. Ses collègues rigolaient bien quand ils parlaient de sa parano. Mais à Noël, quand une gastro était passée par là, elle avait été la seule à ne pas tomber malade. Personne n'avait ri à ce moment-là.

Elle ouvrit ensuite le frigo, fit un rapide état des lieux avant d'opter pour du lait caillé à la vanille. Elle vérifia l'emballage, constata qu'il était intact, puis l'ouvrit précautionneusement. Après avoir posé le pot sur la table, elle prit une petite cuillère propre, la lava, sortit un flacon de gel mains, posa

une goutte sur la cuillère et en frotta soigneusement chaque millimètre. Visualisa comment le désinfectant venait à bout de tout. Bactéries. Virus. Ces particules dégoûtantes qui risquaient de s'infiltrer dans son corps.

C'est pas la peine. Elle est propre. Tu venais de la laver.

Effectivement. Mais comment être *sûre* d'avoir supprimé toutes les bactéries si elle ne la désinfectait pas en plus ? C'était quand même un objet qu'elle allait mettre dans sa bouche. Rien qu'à cette idée, sa main se tendait automatiquement vers le flacon de désinfectant.

Laisse ce flacon. Tu exagères. La cuillère. Est. Propre. Laisse. Tomber.

Mais c'était plus fort qu'elle. Elle sentit ses larmes monter tandis qu'elle ouvrait le petit bouchon en plastique et appuyait sur le flacon pour faire sortir une nouvelle goutte. Elle ne voulait pas. Mais il le fallait. Elle frotta la cuillère avec la nouvelle goutte comme si elle voulait la trouer.

Une fois installée à la table de la cuisine, elle fixa longuement le pot en plastique contenant le lait caillé. Elle essaya de ne pas penser à tous ces gens qui avaient manipulé l'emballage, touché le pot et son contenu, de ne pas penser aux milliards de micro-organismes transmissibles qui avaient grouillé sur les mains de ces gens… Il fallait se dire que l'usine était certainement aussi vigilante qu'elle en matière d'hygiène. Même si elle était loin d'en être persuadée. Il fallait pourtant bien qu'elle mange. Ça suffisait.

Elle fit la grimace en mettant la cuillère dans sa bouche après l'avoir plongée dans le lait caillé. Le goût du gel désinfectant disparut après quelques bouchées et elle ne sentit plus que la saveur de l'aliment. Quand elle eut fini, elle se sentit fière d'elle-même. Chaque repas, chaque prise d'aliment était une victoire. Elle jeta l'emballage et les gants avant de préparer du café. C'était plus facile, va savoir pourquoi. Elle désinfecta quand même le mug avant d'y verser le liquide.

Encore une demi-heure avant son départ. Elle avait le temps de faire un peu de ménage. Aucune maniaquerie, juste du bon sens. Elle n'avait pas nettoyé depuis la veille. Du placard sous l'évier elle extirpa un solide seau rempli de produits de ménage

et d'accessoires. Tout y était. Produit à vitres, savon, soude caustique, du nettoyant pour sol, cuisine, vaisselle, encore du gel mains, du Canard-WC, des tampons inox, torchons, chiffons en microfibres, brosses à vaisselle, éponges… Les chiffons et les éponges ne servaient qu'une fois, bien évidemment, après quoi elle les jetait. Pour ça aussi, elle avait trouvé un grossiste chez qui elle pouvait acheter ces articles en grande quantité. Elle rangeait tous les cartons avec les produits neufs dans un bureau qu'elle avait transformé en espace de stockage.

Une fois le ménage terminé, elle avait chaud et transpirait. Elle renifla ses aisselles et le regretta instantanément. Plus que dix minutes avant le départ. Julia lui avait demandé de présenter Vincent aux autres dès que possible. Elle avait prévu de lui laisser encore quelques jours de réflexion. Mais il fallait qu'il se décide rapidement. Elle espérait qu'il serait d'accord pour l'aider. Pour les aider. Le mentaliste avait éveillé sa curiosité, malgré son étrangeté.

Elle consulta sa montre. Elle avait quand même le temps de prendre une nouvelle douche rapide et de se changer.

— Je prends ce que je veux ? demanda Steffo Törnqvist en montrant les objets devant lui.

Vincent acquiesça. Les lumières vives du studio d'*Info Matin* le faisaient cligner des yeux. Il aurait dû y être habitué, c'était loin d'être la première fois qu'il participait à l'émission de TV4. Mais il avait l'impression que les projecteurs étaient systématiquement braqués droit sur lui.

Il se pencha en arrière dans le canapé et prit un air détendu. S'efforça d'oublier les images que cette enquêtrice, Mina, lui avait montrées la semaine précédente. Ils n'avaient pas été en contact depuis. Elle avait peut-être déjà renoncé. N'avait-il pas tout fait pour lui faire comprendre qu'il n'était pas la personne qu'elle recherchait ? Cela aurait été une trop grande responsabilité. En même temps, il n'arrêtait pas de se demander quelle était sa méthode pour résoudre le Rubik's Cube.

Concentre-toi, Vincent.

Il fallait qu'il soit présent. Ici et maintenant. L'émission était en direct.

— Oui, ce que vous voulez, répondit-il. Je vous demande juste de ne pas trop réfléchir. Le plus important, c'est de *sentir* que c'est le bon choix.

Steffo contempla les objets sur la table. Il y avait les clefs de voiture de Jenny Strömstedt, une viennoiserie que Vincent avait empruntée au buffet de petit-déjeuner prévu pour les invités, le téléphone portable de Steffo, ainsi qu'un portefeuille en cuir usé décoré d'une image de Che Guevara qui appartenait à Vincent.

— Je prends celui-ci, dit Steffo en attrapant le portefeuille. Je me sens… J'ai l'impression qu'il me met de bonne humeur.

— Le portefeuille donc, dit Vincent. Vous diriez que vous avez choisi de votre plein gré ?

— Absolument, dit Steffo en riant. J'aurais pu prendre n'importe quoi.

— La viennoiserie, par exemple, donne super envie, glissa Jenny en faisant un clin d'œil à la caméra.

— N'importe quoi, oui, bien sûr, dit Vincent avec un petit sourire.

D'un mouvement de tête, il montra la feuille de papier pliée sur la table.

Il l'avait donnée à Steffo avant le début de l'expérience. Steffo prit la feuille et la déplia. En la lisant, il fronça les sourcils et se racla la gorge. Il toucha le micro de la main, déclenchant un crépitement.

— Merci de nous lire le texte à haute voix, suggéra Jenny.

Mais Steffo préféra lui donner la feuille. Jenny lut le message de sa voix déliée de présentatrice :

"Mes actions seront toujours déterminées par deux choses : mes propres préférences et valeurs ainsi que l'influence des autres. Ces deux éléments combinés donnent une probabilité de 90 % pour que je choisisse le portefeuille, même si je ne sais pas pourquoi."

Jenny observa Steffo qui avait l'air totalement perdu. Vincent but une gorgée d'eau. Jenny se tourna vers la caméra, derrière laquelle le caméraman secouait la tête, bluffé.

— Pour ceux qui viennent d'allumer leur télévision, voici donc *Info Matin* avec le mentaliste Vincent Walder qui nous démontre comment notre cerveau fonctionne – ou plutôt comment notre cerveau nous joue des tours.

Vincent se vit lui-même sur un écran à côté de la caméra. Un compte à rebours s'affichait sous l'écran en chiffres rouges. 04:14. Il lui restait quatre bonnes minutes pour expliquer comment il avait fait. 414. La quatrième, la première et la quatrième lettre de l'alphabet donnaient DAD. Papa. En tant que papa, il n'aurait peut-être pas dû amener Aston à l'émission, mais le garçon de huit ans avait l'air de s'épanouir dans

la salle de repos, entre viennoiseries et jus d'orange. Avec un peu de chance, il ne serait pas trop en retard à l'école.

— Vous voulez donc dire que nos actions sont régentées à notre insu ? demanda Steffo. Comment ce serait possible que je ne contrôle pas ma propre volonté ?

Le ton de sa voix était à la limite de l'énervement. Vincent ressentit une seconde de confusion totale avant de se ressaisir et de revenir dans le présent.

— Vous ne contrôlez pas forcément votre propre volonté à cent pour cent, expliqua-t-il. Des événements traumatisants de l'enfance peuvent provoquer, par exemple, certains comportements inévitables à l'âge d'adulte. La personne ne sait pas qu'elle agit selon une sorte de schéma, alors qu'en réalité, en connaissance de cause, un grand nombre de nos comportements sont tout à fait prévisibles.

— Est-ce que c'est vraiment aussi simple ? glissa Jenny. Ce n'est pas parce que je tombe de vélo que je vais obligatoirement détester les vélos jusqu'à la fin de mes jours ?

— Faut espérer, ricana Steffo, étant donné la fréquence à laquelle tu te cognes aux meubles rien qu'ici au studio. T'as même failli mettre le feu en pleine émission.

Jenny lui décocha un regard assassin. Steffo faisait bien sûr allusion à l'émission où elle avait voulu frire des Cheetos en direct et où ils s'étaient enflammés. La vidéo avait fait le buzz sur YouTube.

— Si vous vous faites renverser par une Audi bleue, vous pouvez subir pendant longtemps des poussées de stress chaque fois que vous verrez une voiture bleue, dit Vincent. Même des événements moins dramatiques vous influencent, il suffit que des émotions fortes soient mêlées à l'affaire.

Plus qu'une minute. Il fallait se dépêcher.

Focus.

— Comme quand j'ai participé à *Let's Dance*, dit Steffo. C'était super marrant. Et bourré à craquer de sensations fortes. En particulier le numéro final. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Oh non, pas cette histoire encore, dit Jenny en levant les yeux au ciel.

Vincent nota que Steffo se trouvait exactement là où il avait voulu l'amener.

— On aborde le vif du sujet, dit-il. De forts sentiments positifs associés à des détails de votre souvenir de l'événement. Des détails qui encore aujourd'hui suscitent du plaisir et vous rappellent inconsciemment ce moment passé. Steffo, vous souvenez-vous des vêtements que vous portiez pendant ce numéro de danse ?

— Absolument, un tee-shirt blanc avec…

Steffo se tut et ouvrit grands les yeux.

— Vous plaisantez…

— Quoi ? demanda Jenny. Que se passe-t-il ?

L'horloge sous l'écran indiquait 00:10. Plus que dix secondes, ensuite ce seraient les publicités. Le timing de Vincent était parfait.

— Un tee-shirt blanc avec Che Guevara, dit Steffo en levant le portefeuille pour que la caméra puisse zoomer et montrer, en toute dernière image, l'autocollant avec le rebelle cubain.

— Est-ce que c'est vraiment aussi simple ? demanda Jenny, épatée.

Vincent rit.

— Parfois.

Le regard de Vincent plongea droit dans l'objectif de la caméra juste avant que l'émission ne laisse place aux pubs. Il était décidément un pro de la télévision, il fallait bien le reconnaître.

— Merci pour aujourd'hui, dit-il avec un grand sourire et en posant sa main sur le bras de Steffo. Vous pouvez garder le portefeuille.

Il abandonna les présentateurs occupés à rire à gorge déployée. Pourvu qu'Aston ait laissé au moins un demi-gâteau aux autres invités de la journée. En chemin pour la salle de repos, il sortit son portable pour remettre le son qu'il avait coupé avant l'émission. Une notification illumina l'écran. Trois appels en absence. Tous en provenance de Mina.

Elle descendit l'étroit escalier menant au petit couloir. Le long du mur, des miroirs au-dessus de coiffeuses individuelles. Le couloir débouchait sur une pièce plus vaste où trônaient deux canapés et une table basse décorée de coupes remplies de fruits et de sucreries. Il y avait aussi un frigo à porte vitrée plein à ras bord de bouteilles d'eau pétillante.

— Ne disiez-vous pas la dernière fois que les coulisses étaient interdites aux gens étrangers au théâtre ? demanda-t-elle.

— Aux gens que nous ne connaissons pas, oui, dit Vincent. Les forces de l'ordre, c'est une autre histoire.

Mina balaya la pièce du regard.

— C'est plaisant ici, dit-elle. J'imaginais un endroit nettement plus délabré, je m'attendais à des gribouillages aux murs et à une odeur de bière rance.

En vérité, elle avait d'abord voulu refuser quand Vincent lui avait proposé de venir le voir dans sa loge au Rival, quand il se produirait à Stockholm. Elle avait sur elle non seulement des gants jetables, mais aussi une protection pour siège, qu'elle pouvait au besoin sortir de son sac instantanément.

— Ce genre de loges existe aussi, dit-il. Mais j'ai pensé que vous préféreriez celles du Rival. Ce sont les plus belles de la ville. Et comme nous sommes *sous* la scène, personne ne risque de nous entendre.

Il avait raison. Non seulement la loge semblait récemment nettoyée, mais elle venait également d'être rénovée. Mina poussa un soupir de soulagement et s'assit dans l'un des canapés. À en juger par la fermeté des garnitures de ressorts, elle

devait faire partie des premiers utilisateurs. Ce canapé n'avait pas été victime de hordes de groupies draguant le batteur du groupe. Inutile de dégainer sa protection.

— Je suis contente que vous puissiez me recevoir, se lança-t-elle. Vous avez décidé de nous aider ? J'aimerais vous présenter à mes collègues dès que possible, peut-être déjà demain. Vous pourriez commencer par nous éclairer par rapport aux lacérations qui évoquent selon vous une possible numérotation.

Vincent la fixa, déconcerté.

— Vous l'aviez bien vu aussi, non ? dit-il.

— Nous avons… nous nous sommes concentrés sur d'autres aspects. Nous essayons avant tout d'identifier la victime, première étape pour nous approcher du coupable. Mais comme je vous l'ai expliqué à Gävle, nous sommes dans une impasse. Si la victime est marquée d'une sorte de symbole… Bref, c'est de l'hébreu pour nous.

Vincent soupira. Quelque chose passa sur son visage. Comme s'il rentrait dans sa coquille.

— Je l'ai déjà dit, je ne pense pas avoir la compétence adéquate, dit-il. De l'hébreu. Hum. Vous avez sans doute raison. Dans ce cas, moi, je ne suis pas votre homme. Un bonbon ?

Il avança la coupe vers elle. Elle constata que tous les bonbons étaient emballés. Même si des mains sales avaient plongé dans la coupe, les bonbons étaient toujours protégés. Elle se demandait si Vincent avait commandé ces friandises exprès. S'il l'avait déjà devinée jusque-là. Avait pris la mesure de sa paranoïa. Si ça se passait comme avec la plupart des gens, les petites remarques moqueuses ne tarderaient plus. C'était plus fort qu'eux. Elle espérait qu'il n'était pas comme la plupart des gens. En même temps, l'idée qu'un inconnu lise en elle comme dans un livre ouvert la mettait profondément mal à l'aise.

Au fond de la coupe se trouvait un Dumle, son bonbon préféré. Mais il était trop enfoui. Il aurait fallu que sa main touche beaucoup trop d'autres bonbons avant de l'atteindre. Elle lorgna le Dumle avec envie. Puis elle déclina la proposition.

— Je crois que vous avez raison en ce qui concerne les lacérations, dit-elle. C'est la raison pour laquelle je voudrais

vraiment que vous rencontriez les autres. On aurait dû le voir, mais on l'a raté. Nous avons besoin de vous.

Il la fixa sans un mot. Elle entendait le bruit amorti du public en train de remplir la salle au-dessus d'eux. Vingt minutes avant la levée du rideau. Vincent allait devoir charmer et stupéfier huit cents personnes en tant que maître mentaliste. Il lui faudrait manipuler leurs esprits et diriger leurs agissements en faisant preuve d'astuce et de subtilité. Tout devrait être maîtrisé à la perfection. Difficile d'imaginer que cet homme-là était le même que celui qui était assis en face d'elle. Ce dernier, au fond de son canapé, avait l'air plutôt nerveux.

— Je veux bien essayer de vous aider, si je peux, fit-il enfin. Mais je fonctionne assez mal en groupe. Il vaut mieux que vous le sachiez.

Mais qui fonctionne bien en groupe ? Une équipe, c'est juste un ensemble de personnes qui s'imaginent vous connaître parce qu'elles travaillaient au même endroit que vous. Mina n'avait jamais compris pourquoi les gens s'obstinaient à raconter ce qu'ils avaient fait pendant le week-end ou que leur petit dernier avait fait une nouvelle dent. Elle ne comprenait pas l'intérêt de telles interactions.

— Rendez-vous demain matin à neuf heures à l'hôtel de police, dit-elle en se levant. Je vous retrouverai à l'entrée principale. Je vous laisse à votre public. On dirait qu'il s'impatiente.

Vincent leva le regard vers le plafond, amusé. Il était visiblement redevenu le maître mentaliste.

— Je les ai déjà dans ma poche, dit-il. Au fait, tenez.

Il alla chercher quelque chose sur le frigo. Un sachet de Dumle, intact.

— À demain.